

3-30-1940

En Glanant

Louis-Philippe Gagné

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.usm.maine.edu/fac-lpg-bio>

Recommended Citation

Louis-Philippe Gagné Papers, Franco-American Collection, University of Southern Maine Libraries.

This News Article is brought to you for free and open access by the Louis-Philippe Gagné at USM Digital Commons. It has been accepted for inclusion in Bio Writings by an authorized administrator of USM Digital Commons. For more information, please contact jessica.c.hovey@maine.edu.

teurs de la saint Vincent de Paul
tendre la main pour les pauvres.

Encore une autre tige trans-
cette terre d'Amérique. De même
ser en France tout ce qu'elle a de
même les nôtres de la Nouvelle-A
Québec tout ce qui peut compléter leur vie sociale et intellec-
tuelle. Voilà donc une oeuvre de plus à ajouter à la couronne
de mérites du quotidien français de Lewiston.

o-o-o-o

En voulez-vous encore? Si vous fouillez les archives du
Messenger vous trouverez que le pique-nique annuel des orphe-
lins et orphelines a encore eu son origine au journal français
soixantenaire puisque c'est lui qui le recommanda à cette épo-
que comme étant une oeuvre qui serait très méritoire et qui
permettrait aux autorités municipales de faire tant de petits
heureux. Le Dr Robert J. Wiseman, maire à cette époque, fut
le premier à mettre le projet à exécution, cette même année, et
cela tout à son crédit.

o-o-o-o

Voilà des mouvements qui, semble-t-il, on dû faire un peu
de bien parmi notre élément. Ce sont un genre d'activités qui
complètent, pour ainsi dire, la vie intime de nos groupements.
Et chacun de ces mouvements a été copié sur le Québec, ce qui
prouve que nos frères d'outre quarante-cinquième auraient tort
de regretter trop amèrement d'avoir perdu tant des leurs qui
ont émigré. Après tout, à bien y songer... eux-mêmes ne sont-ils
pas tous des enfants dont la France a fait un jour le sacrifi-
ce? Or on sait si bien comme elle est fière aujourd'hui de ce
groupe qui s'est développé d'une façon si prodigieuse depuis les
premiers jours de la colonie, de ce groupe devenu si considéra-
ble qu'il s'est permis de laisser passer la frontière à des milliers
et des milliers de ses fils et filles chérchant à faire rayonner, à
leur tour, leurs initiatives dans un autre milieu.

o-o-o-o

Durant sa longue carrière, le Messenger a eu le bonheur de
s'occuper intimement de la vie musicale à Lewiston-Auburn.
Le prouver est assez facile. A tout seigneur, tout honneur, dit
le proverbe. C'est ainsi qu'"à la tête de la Parade", pour me
servir d'une formule bien connue maintenant de ceux qui écou-
tent l'Heure radiophonique du Messenger, nous voyons notre
directeur, M. J.-B. Couture, un animateur par excellence de pro-
ductions artistiques. M. Couture ne s'est pas contenté de par-
ticiper lui-même à des opéras et opérettes. Il a également su
donner de l'élan aux jeunes et il ne fut pas rare de le voir, au
cours des quinze dernières années, remplir des rôles plus mo-
destes et effacés mais combien utiles! M. Couture s'est fait tour

maison,

au français en
a va encore puis-
de littéraire, de
vont cueillir au

à tour figurant, grimeur, directeur et,—pourquoi ne pas le dire?
—harmonisateur. En effet, il a écrit lui-même l'orchestration
de plusieurs productions restées mémorables. Ajoutons qu'il a
également traduit—oui, traduit des opérettes telles que PINA-
FORE. Comme talent musical, quels sont les journalistes-édi-
teurs qui peuvent en dire autant?

Le Messenger, disons-le encore, a compté, parmi son person-
nel, un musicien de talent qui fut directeur de la fanfare Saint
Dominique. J'ai nommé M. L.-N. Gendreau qui, à l'époque où
je fis pour la première fois connaissance avec le Messenger, était
gérant d'affaires du journal français alors tri-hebdomadaire.

M. Gendreau, qui avait aussi porté l'uniforme militaire ca-
nadien comme musicien, était un cornettiste émérite qui s'était
fait applaudir des connaisseurs au-delà de la ligne quarante-
cinquième, et qui connut les mêmes succès dans notre ville. Cha-
cun regretta de voir ce talentueux musicien nous quitter pour
l'au-delà, après une languissante maladie.

o-o-o-o

Un autre que je n'ai pas connu, il est vrai, mais dont cha-
cun conserve encore la mémoire, d'autant plus qu'il a déjà fait
partie de notre personnel, ce fut M. Epiphane Martin, un admi-
rateur des choses musicales, et un participant lui-même de nom-
breux spectacles dramatiques.

o-o-o-o

Veut-on d'autres mentions? Elles nous viennent tout natu-
rellement. Le Messenger a eu, dans la personne de M. Charles
Morneau, un directeur artistique très en demande. Le Club
Musical-Littéraire en a connu tout le dévouement dans la pré-
paration d'opérettes qui ont obtenu des succès éclatants. Le
concours de M. Morneau a été d'un précieux appoint à de nom-
breuses organisations. Notre ami est à l'hôpital, au moment où
s'imprime cette édition. Puisse-t-il se rétablir promptement.

o-o-o-o

Et qui ne se rappelle pas les succès, pour ne pas dire les
triomphes remportés par une autre personne qui, depuis plu-
sieurs mois, ne fait plus partie du personnel actif du Messenger,
mais qui est restée quand même comme membre de notre grande
famille? Je veux dire notre Liane (Mme Gérard Michaud-Mar-
cotte), la vedette incomparable de tant d'opérettes et de con-
certs. Liane n'a jamais refusé de contribuer à la propagation

des oeuvres musicales méritoires. D'ici à ce qu'elle revienne
sur la scène, fredonnons les airs toujours si beaux de "La Fille
du Tambour-Major," "La Mascotte," "Pinafore," "Le
66" et autres.

o-o-o-o

Toujours dans le domaine musical, le Messenger compte, parmi ses demoiselles du bureau, une pianiste que le public a eu l'occasion d'entendre à l'Heure du Messenger en Parade: Mlle Alida Thibodeau.

o-o-o-o

Encore parmi notre personnel, mais des jours d'autrefois, le Messenger a compté un professeur de violon de la plus haute compétence, dans la personne de M. Arthur Brunelle, devenu aujourd'hui courtier en assurances. Vraiment, notre journal, durant ses soixante années d'existence, a eu parmi ses employés, suffisamment de musiciens, de directeurs et de solistes pour pou-

voir fournir à ses lecteurs et lectrices une véritable symphonie.

Il n'est pas étonnant qu'aujourd'hui le Messenger soit en mesure, avec le précieux concours d'amis qui accourent de toutes parts, d'organiser chaque dimanche, une "Parade" radio-phonique qui se distingue par sa variété.

o-o-o-o

Durant sa longue existence, le Messenger a aussi connu ses malheurs, comme en connaissent généralement tous ceux qui atteignent un âge aussi respectable.

Plusieurs des membres de notre grande famille ont disparu, les uns fauchés dans toute leur jeunesse, d'autres emportés à l'automne d'une vie très active. Quelques photographies publiées en ce jour même rappelleront ceux qui nous ont quittés et qui faisaient partie de notre personnel il y a quarante ans, il y a trente ans, il y a quinze ans.

Les uns ont perdu la vie, d'autres ont perdu un membre... Notre contre-maître, M. François-Xavier Guay, malgré la perte d'un bras depuis de nombreuses années et malgré plusieurs interventions chirurgicales même assez récentes, a trouvé moyen de s'accommoder au travail. Il confie au seul bras qui lui reste,

que l'autre pourrait accomplir s'il ne l'avait pas déserté!!!

o-o-o-o

Notre gérant n'a pas été exempt de la "guillotine." Un beau matin, pendant que chacun était absorbé par un travail intense, M. Faust Couture, désireux de donner son coup de main à une besogne qu'il fallait "sortir" au plus vite, s'était installé au "couteau" mécanique pour terminer quelques travaux d'impression. Tout à coup, un cri horrible retentit dans la boutique! Le personnel est frappé d'effroi! Quelques-uns accourent, d'autres restent comme figés de stupeur. Mais Faust est déjà rendu dans le bureau et contient stoïquement la douleur qui l'étreint. Il y a un bout de doigt qui est resté en panne quelque

part, à en juger par le spectacle qu'il constate lui-même en jetant un coup d'oeil furtif à sa main. Un employé transformé son automobile en "ambulance" pour l'occasion... et sans avoir le temps de compter les traverses de rues, il est rendu à l'hôpital Sainte-Marie en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire... et presque aussi vite qu'il n'en avait fallu au "couteau" pour réduire l'extrémité digitale de notre gérant.

Il y en a qui pensent à tout... Un autre employé, apparemment très consciencieux et soucieux de "remettre à César ce qui appartient à César", ou encore de ne pas garder ce qui ne nous appartient pas, avait, sans faire de bruit, recueilli bien précieusement l'extrémité du doigt resté sous le couteau et l'a-

"transportée," elle aussi, en "ambulance sommaire", à l'hôpital Ste-Marie. Il y a eu des nouvelles de Faust, mais pas de nouvelles de l'extrémité digitale!

o-o-o-o

Depuis dix-sept ans, des changements se sont produits au journal français. De tri-hebdomadaire, il est devenu quotidien. De tri-hebdomadaire, il est devenu quotidien. L'audace, ce fut complet puisque ce changement s'est produit au beau milieu de la dépression, vers 1930. Depuis cette date, il visite les foyers tous les soirs au lieu de ne leur faire que trois visites par semaine. Le personnel, cependant, n'a que légèrement augmenté, bien que quelques figures aient changé.

Notre journal s'est débarrassé d'une vieille presse qui avait certes souffert autant qu'elle avait fait souffrir. Et la presse rotative actuelle a changé d'Etat. De Lawrence, Mass. où elle avait élu domicile pour un périodique de langue anglaise, elle est venue s'installer à Lewiston où, depuis ce temps, elle a forcé-ment appris le français! Qui donc avait dit que le français était appelé à disparaître? Même les presses se francisent!

o-o-o-o

Le Messenger a connu également une transformation complète de ses bureaux ainsi que de sa salle de rédaction. Le vieux grillage d'autrefois qui pouvait faire croire que le bureau était plutôt un lieu de détention ou de prévention du crime tellement il était élevé et encombrant, a disparu. Tout d'abord on lui a "fait perdre la tête", et il me semble voir encore l'ami Faust, sciant, sciant et sciant encore la partie supérieure de cet anti-

que "ornement", pour ne laisser que la partie qu'on pouvait ensuite appeler tout simplement "comptoir"....

Dans le temps, pour faire compter tout l'espace possible, comme manière d'"agrandissement", on avait eu l'idée de construire un "poulailler" ou une niche au personnel de la rédaction. Il s'agissait en somme d'un balcon, ou loge construite précisément entre le plafond et le plancher du bureau, c'est-à-dire un étage dans un étage.

Avait-on pris les membres de la rédaction pour des gens de la "haute" pour les nicher à cet endroit? Il fallait néanmoins y parvenir par un escalier sommaire dont les degrés, de bois mou... très mou... ne furent pas lents à connaître les outrages des semelles et des talons! C'est par cet escalier que devait passer la "visite" aux gens de la rédaction! Comme je pouvais facilement toucher moi-même au plafond, vu la hauteur où nous étions "juchés", on imagine que lorsqu'il nous arrivait des personnes telles que l'ami docteur Dupras, nous étions mal à notre aise pour elles.

Tout d'abord ce perchoir était divisé en deux. D'un côté, celui qui s'occupait des nouvelles locales; de l'autre, celui où ceux qui voyaient aux autres nouvelles. Une petite porte permettait de communiquer avec l'établissement des impressions, en arrière et la copie voyageait, voyageait, sur un genre de fil de fer qui nous a fait bien souvent subir les pires avanies. Tout comme dans les grands magasins à rayons, nous avions, en effet, notre système d'expédition, au moyen d'une boîte fixée à cette broche de fer. Comme nous étions assez haut perchés, la boîte en question, pour atteindre le contremaître, faisait un mouvement en descente, et, au moyen de petits cylindres, elle pouvait arriver sans aide à destination. Le contremaître devait, lui, lui appliquer un certain élan pour nous la faire parvenir.

Un jour, cependant, pour répondre aux cris presque d'an-

goisse et de détresse des typos en mal de copie, quelqu'un de la rédaction, sans songer que la boîte pouvait descendre d'elle-même, lui donna un élan si impétueux... qu'elle ne put jamais revenir. Elle s'était brisée, écrasée à son arrivée au but. Je crois que c'était notre rédacteur sportif, Valdor, qui avait mis tous ses muscles au service de la malheureuse petite boîte. M. Girard, le réparateur de bien des avaries, n'avait pu, cette fois, rendre la vie à l'humble charroyeuse de notre copie, qui avait si souvent voyagé.

- 4 -
Mais la rédaction monta en grade, c'est-à-dire d'étage. On la fit déménager, il y a quelques années à peine, dans la salle occupée auparavant par le Collège Commercial Robert, c'est-à-dire au deuxième de la bâtisse. Adieu balcon! Adieu perchoir! Nous allions être à l'aise! Tout l'étage nous était réservé là-haut! Mais on ne déménage pas sans emporter son bien, surtout quand on est de la rédaction et qu'on a entassé—comme tous ceux du métier—une abondance de paperasses aussi inutiles que jaunies par le temps!

Les ordres étaient donnés! Il fallait songer à s'expatrier! Valdor allait se faire suivre de la table qu'il avait. M. De Vitry allait sans doute partager avec moi la longue table qui était devenue notre partage depuis que les divisions du balcon avaient été enlevées, et qu'on avait dû agrémenter de quelques planches clouées solidement pour l'empêcher de s'effondrer!

Mais ce ne sont pas les journalistes qui sont le plus en peine. A notre arrivée au deuxième, le problème fut vite réglé. Il fut décidé de se trouver quelques bonnes planches parmi celles qui avaient déjà servi aux divisions du Collège Robert et qu'on avait enlevées. Deux de ces larges planches furent placées bout à bout et, soutenues par des boîtes énormes, elles furent clouées en place. Un, deux, trois, notre salle de rédaction était complétée! Nous occupions un vaste emplacement; nous étions à l'aise; le téléphone fut installé; nous étions chez nous!

o—o—o—o

Depuis quelques mois, le service de nouvelles de la United Press ne nous parvenait plus par téléphone comme ce fut le cas pendant de nombreuses semaines. Nous avions maintenant les

machines Teletype et elles nous suivirent au deuxième. Bref, nous pouvions respirer et travailler comme jamais auparavant. Seul le docteur Bohémier, correcteur d'épreuves, ne nous avait pas suivi. Il était resté où il est encore maintenant: au bureau.

o—o—o—o

Mais nous n'étions pas installés pour longtemps, apparemment, car le bruit courait que des changements allaient encore se produire. Le plus à plaindre semblait M. De Vitry. Il s'était organisé un véritable "chez lui" et avait érigé, devant lui, une sorte de "sanctuaire" avec plusieurs tablettes et compartiments où il put enfouir de nombreux documents précieux pour les avoir sous la main dès que la nécessité se ferait sentir. Cette "armoire" sans porte était solidement clouée à la table elle-même.

Le jour donc où il fut décidé que nous devions transporter

de nouveau nos pénates dans une autre section de la vaste salle, M. DeVitry dut se résigner à son sort, libre de recommencer son installation après le déménagement. Et c'est ce qu'il fit, car l'ami DeVitry n'a jamais été un homme en peine et n'était pas seulement rédacteur, mais habile dans la charpenterie

D'ailleurs, montrez-moi donc un journaliste qui se contente d'être journaliste?

Le dernier déménagement enregistré à date pour le personnel de la rédaction date du jour où des démolisseurs se permirent—avec un permis légal, évidemment—de nous enlever tout simplement le devant de la bâtisse, et cela précisément au deuxième étage où nous avions notre salle. Du soir au lendemain, nous étions devenus exposés à toutes les intempéries, et, ce qui aggrava davantage la situation, la démolition nous ensevelissait sous la chaux, le crépi et tous les débris provenant du mortier, brique, de la pierre, etc.

J'avais oublié de vous apprendre qu'à ce moment-là on avait délaissé la construction du poste de radio WCOU, qui allait être d'un étage supérieur au nôtre et il fallait changer toute la bâtisse du Messenger.

Longues semaines, nous avons passées. Ce furent les semaines les plus pénibles de la rédaction. Il me semble encore la foreuse mécanique qui poursuivait la démolition. Ce fut, pendant des semaines, un enfer. Et dire qu'il nous fallait répondre aux appels téléphoniques.

Les chiens, que celles-là! Mais elles devaient nous faire mieux apprécier les beaux jours qui allaient suivre.

o—o—o—o

Les travaux de démolition et de reconstruction terminés, on nous emmura, car la section de cet étage que nous avions occupée auparavant a fait place aux luxueux bureaux du poste WCOU. Quant à nous, on nous a relégués à l'autre extrémité, où nous continuons aujourd'hui à faire notre besogne.

Là, au moins, nous respirons et nous sommes bien "organisés", si je puis emprunter ce terme.

Quant au personnel de la rédaction, il fait très bon ménage, comme toujours. Il se compose de MM. DeVitry, que la maladie retient malheureusement éloigné de nous depuis quelque temps; Valdor-L. Couture, rédacteur sportif; Paul Emile Bélanger, nouvelle acquisition qui semble se destiner de plus en plus au journalisme... et votre humble serviteur!

Parlant du personnel du Messenger, pourquoi ne pas vous le présenter, puisque je suis sur ce sujet?

En voici la liste au complet:

M. J. B. Couture, directeur.	Mlle Delcia Deblois, typographe.
M. Faust Couture, gérant.	
M. Valdor Couture, trésorier et rédacteur sportif	Mlle Clarisse Deblois, typographe.
M. Henri De Vitry, rédacteur.	M. Roméo Couture, contre-maître aux travaux d'impression.
M. Louis-P. Gagné, rédacteur.	
M. Paul-Emile Bélanger, rédacteur.	
M. Rodolphe Dernier, gérant d'annonces.	M. Bussière imprimeur.
M. F.-X. Guay, contremaître des ateliers.	E. Bohémier
M. Louis Lachapelle assistant-contremaître	Mlle Alida Thibodeau, bureau
M. Léonard Michaud, linotypiste.	Mlle Fernande Landry, bureau
Mlle Yvonne Blais, linotypiste	Mlle Irène Leblond, bureau
Mme Blanche Sutton, linotypiste.	M. William Boulay, graveur
M. Philippe Hamann, linotypiste.	M. Aldorien Landry, photographe.
Mlle Anna-Juliette Dick, linotypiste.	M. Adéland P. Roy collecteur
Mlle Françoise Bolduc, linotypiste.	M. Charles Morneau, collecteur
Mlle Bertha Dick, linotypiste	M. Omer Gauvin, collecteur
	M. James Craig, pressier.
	M. Ronald Doucette stéréotypiste.
	M. Roger Bolduc, stéréotypiste
	M. Joseph Girard, concierge.
	M. Wendell Ricker, apprenti

Parmi ce personnel, M. Adéland-P. Roy figure avec avantage parmi ceux qui se sont occupés activement à la vie musicale et artistique de Lewiston, puisqu'il a lui-même figuré dans des grands opéras, comme soliste. Il fait partie depuis nombre d'années du chœur de chant de St-Pierre. L'Orphéon a eu en lui un des meilleurs propagandistes.

o—o—o—o

Comme on s'en rendra compte par la liste du personnel, à laquelle doit s'ajouter une cinquantaine de petits porteurs très éveillés, Le Messenger est toute une industrie et est le gagne-pain non seulement des employés, mais de leurs familles. Le journal français soixantenaire de Lewiston pourvoit donc à la subsistance d'une centaine de personnes et c'est un fait dont il convient de tenir compte.

Le Messenger a son propre service de photographies d'actualité locale, auquel s'emploient notre photographe, Al Landry, et notre graveur "Bill" Boulay. Dans ce domaine, nous refusons tout à fait de céder un pouce de terrain à tout autre confrère. Les connaisseurs le savent, d'ailleurs.

o—o—o—o

Un mot de l'ami Omer Gauvin. Il y a longtemps qu'il est du Messenger, celui-là, et nous pouvons dire qu'en fait de loyauté, il est difficile à battre. Et quand Omer veut une nouvelle ou le paiement d'une facture, il serait inutile de l'en détourner! De plus, Omer est un sportsman qui peut raconter bien des souvenirs de jadis, surtout en ce qui concerne le baseball.

o—o—o—o

Notre gérant d'annonces, M. Rodolphe Hamann, a des talents pour la radio. Savez-vous sous quel nom il s'est popularisé? Sous celui de "Ti-Pit". C'est que M. Hamann a organisé des sketches radiophoniques qui, avec "Poléon", ont eu le mérite de semer beaucoup de gaieté dans le public.

o—o—o—o

Il y a un an, nous avions avec nous notre ancienne collaboratrice, "Liane", Mlle Camille Lessard. Cependant, son séjour fut assez bref. La maladie fut impitoyable à son égard et "Liane" a dû nous quitter pour la Californie, pour refaire ses forces. Les nouvelles sont encourageantes sur son rétablissement. C'est bien ce que nous désirons ardemment, en ce jour soixantenaire.

Et voilà quelques à-côtés de la vie au sein de la grande famille du Messenger, racontés comme ça, en glanant tout simplement.

Louis-P. Gagné.

30 mars 1940